

ALINA BRONSKY

Cuisine tatare
et descendance

roman traduit de l'allemand
par Isabelle Liber


ACTES SUD

à Stephan

La langue tatare, comme toutes les autres langues, compte un certain nombre d'expressions passablement vulgaires. Comprendre les insultes susceptibles d'être proférées dans cette langue permet d'identifier et de gérer certaines situations avec plus d'aisance. Les termes qui suivent ne sont donc pas destinés à être utilisés personnellement par le locuteur, mais doivent l'aider à comprendre la situation.

*Le Tatar – mot pour mot,
chapitre “Insultes et gros mots”,
éditions Reise Know-How.*

L'AIGUILLE À TRICOTER

 Quand ma fille Sulfia m'a annoncé qu'elle était enceinte et qu'elle ne savait pas de qui, je me suis concentrée sur la manière dont je me tenais. J'étais assise bien droite, les mains dignement croisées sur les genoux.

Sulfia était assise sur un tabouret de cuisine. Ses épaules étaient hideusement contractées et comme, au lieu de laisser simplement ses larmes s'écouler sur ses joues, elle se frottait sans cesse le visage du revers de la main, elle avait les yeux tout bouffis. Je lui avais pourtant appris dès son plus jeune âge à pleurer sans devenir laide et à sourire sans trop promettre.

Mais Sulfia n'avait aucun talent. Pour être honnête, elle était même plutôt idiote. Et pourtant, c'était ma fille, qui plus est ma fille unique. De la voir ainsi, la morve au nez, le dos voûté, recroquevillée sur son tabouret comme un canari sur son perchoir, éveillait en moi des sentiments contradictoires. Je brûlais d'envie de lui crier : "Tiens-toi droite ! Arrête de renifler ! Ne me regarde pas avec cet air imbécile ! Pour l'amour du ciel, essaie de ne pas loucher !"

Et en même temps, elle me faisait de la peine. Qu'on le veuille ou non, elle était quand même ma fille. Je n'en avais pas d'autre et je n'avais pas eu de fils non plus : mes entrailles étaient vides et sèches

depuis des lustres – un vrai désert. Or, cette fille, la seule que j'aie eue, était vilaine et n'avait rien de commun avec moi. Elle était petite et m'arrivait à peine à l'épaule. Elle était mal proportionnée, avec de petits yeux et une bouche de travers. Et en plus, comme je l'ai dit, elle était idiote. Elle avait déjà dix-sept ans et il n'y avait aucune chance que cela s'arrange.

Mon seul espoir était qu'un homme trouve sa bêtise assez charmante pour lui passer la bague au doigt avant de remarquer ses jambes tordues.

Jusqu'alors, mes espoirs étaient restés vains. Sulfia avait bien deux amies dans notre immeuble mais, depuis son entrée à l'école, dix ans auparavant, elle n'avait pas dû adresser la parole à un seul garçon. Et puis, un beau jour, j'étais en train de faire frire du poisson dans l'huile (c'était en 1978 : un grand laboratoire de la ville avait par mégarde laissé s'échapper des bacilles du charbon) quand Sulfia s'est bouché le nez et a couru aux toilettes où elle a vomi quatre fois.

Même Klavdia, la vipère qui occupait une chambre dans notre appartement collectif, s'en est aperçu. Klavdia prétendait être sage-femme dans une clinique obstétricale, mais je n'en croyais pas un mot. Tout au plus devait-elle y faire le ménage. Nous étions deux ménages à partager cet appartement : il y avait deux pièces pour nous, une pour Klavdia, une cuisine et une salle de bains communes – le tout dans un bel immeuble ancien, très bien placé.

Et quand, répondant ensuite à mes questions, Sulfia m'a expliqué du haut de son tabouret que cette grossesse subite était la conséquence d'un *rêve* qu'elle avait fait une nuit, je l'ai tout de suite crue. Un homme, un vrai, ne se serait jamais approché de Sulfia, à moins d'être miro ou pervers. Les rues regorgeaient de jolies filles en jupes courtes.

J'ai regardé Sulfia d'un air sévère et préoccupé, mais elle est restée les yeux rivés sur ses pieds minuscules. Ce genre de choses arrivait parfois, je le savais. Ce ne serait pas la première fois qu'une vierge mettait un enfant au monde neuf mois après avoir fait un rêve. Et il y avait pire : ma cousine Rafaella, par exemple. Sa fille, elle l'avait trouvée dans la fleur d'une grande plante exotique inconnue dont elle avait rapporté des graines d'un voyage dans le Sud. Je me rappelle encore de son air désesparé, à l'époque.

J'ai regardé ma fille en me demandant comment sauver son avenir et ma bonne réputation. Des idées, j'en avais.

Je suis allée à la pharmacie et j'ai acheté de la poudre de moutarde. Ensuite, j'ai récuré la baignoire à fond et je l'ai remplie d'eau brûlante. Par chance, il y avait de l'eau chaude, ce jour-là. Les semaines passées, elle avait été coupée à plusieurs reprises.

J'ai versé la poudre dans l'eau et j'ai remué avec le manche cassé d'une pelle à neige trouvé dans la rue l'hiver dernier. Je l'avais ramassé parce qu'il avait l'air encore solide et en bon état. A présent, je m'en félicitais.

Pendant que je mélangeais, Sulfia, debout à côté de moi, observait la scène en tremblant.

“Déshabille-toi”, ai-je dit.

Elle a quitté d'un seul geste sa robe et sa culotte blanche et m'a regardée. Il fallait toujours tout lui expliquer plusieurs fois.

“Entre dans le bain”, ai-je précisé.

Elle a levé avec précaution l'une de ses jambes tordues et basanées et s'est tenue à moi. Elle a trempé le gros orteil dans l'eau et s'est plainte : c'était beaucoup trop chaud.

“En enfer, il fait encore plus chaud”, ai-je répondu, stoïque.

Elle m’a regardée, puis a tenté de mettre le pied en entier dans l’eau avant de renoncer dans un sursaut.

Je commençais à perdre patience. Je lui ai expliqué que l’eau devait être très chaude – pas tiède. Elle m’a regardée avec son air de martyr, puis elle s’est laissée tomber dans la baignoire en faisant gicler de l’eau partout.

“Mais ça va pas, non ?” ai-je crié, et j’ai refait couler de l’eau *brûlante*.

Tandis que j’essuyais les flaques d’eau avec un drap, Sulfia gémissait dans la baignoire. L’eau était beaucoup trop chaude, disait-elle, elle allait mourir ébouillantée.

“Ça n’est encore jamais arrivé à personne”, ai-je dit tout en sachant que c’était faux. Quand les gémissements ont cessé, j’ai relevé la tête. Sulfia était allongée dans la baignoire, les yeux clos, la bouche grande ouverte. Je l’ai soulevée et je lui ai donné une douche froide. Mieux vaut avoir une fille enceinte qu’une fille morte, ai-je pensé, et Sulfia est tout de suite revenue à elle. Elle avait la peau écarlate et, à peine ranimée, elle a repris ses jérémiades.

Sans prêter attention aux regards curieux de Klavdia, j’ai traîné Sulfia jusqu’à notre chambre, je l’ai mise au lit et lui ai fait boire de l’infusion d’airelles. Elle s’est endormie. Elle a dormi pendant vingt-deux heures, sans cesser de se tourner et de se retourner dans le lit en gémissant. J’ai contrôlé le drap de dessous – il était blanc.

Je suis allée au marché et j’ai acheté à mes compatriotes un gros sac de feuilles de laurier dont j’ai fait un bouillon. Je l’ai donné à boire à Sulfia.

Après le bain à la moutarde, Sulfia avait pelé des pieds à la tête, mais rien d'autre ne s'était produit. Elle a bu son bouillon sans rechigner, comme une brave petite. Mais ensuite, elle n'a pas réussi à aller jusqu'aux toilettes et, sous le regard curieux de Klavdia, elle a vomi plusieurs fois dans le lavabo. Comme elle vomissait tout ce qu'elle avalait, le laurier n'a bien sûr eu aucun effet.

Je commençais à paniquer. Je ne voulais pas envoyer ma fille chez le médecin, je ne voulais pas de rumeurs à l'école où elle suivait depuis un an des cours pour devenir infirmière. Je ne voulais pas que cette histoire lui cause de tort, elle n'était déjà pas très aimée. Et je savais que dans les hôpitaux, les jeunes écervelées dans sa situation étaient traitées comme de vulgaires pièces de boucherie. Je voulais lui épargner cela.

Jamais je n'avais pensé que Dieu m'enverrait de l'aide en la personne de Klavdia, cette pauvre dinde. Et pourtant, c'est elle qui, après avoir observé mes tentatives toujours plus désespérées, a pris les choses en main. Nous étions assises dans la cuisine toutes les deux quand, me prenant par le coude, elle m'a glissé à l'oreille qu'elle s'était déjà rendue utile plusieurs fois et qu'elle savait quoi faire.

Je l'ai écoutée, puis j'ai hoché la tête. Je n'avais pas le choix. Le lendemain, nous nous sommes retrouvées dans la chambre de Klavdia et nous avons poussé une grande table au milieu de la pièce. Klavdia est allée chercher une toile cirée ornée de myosotis et de bleuets, et je suis allée chercher Sulfia dont les yeux noirs louchaient de panique.

Une nouvelle fois, j'ai expliqué à Sulfia que, face à une situation difficile, il fallait prendre les choses en main. Les problèmes ne se résolvaient pas d'eux-mêmes. La seule chose qu'ils faisaient d'eux-mêmes,

c'était de se multiplier. Sulfia était toute tremblante dans mes bras. Mais elle est montée sur la table, docile.

Klavdia a décrété qu'elle ne pouvait pas travailler dans ces conditions. Si Sulfia n'arrêtait pas de trembler, jamais elle ne pourrait trouver le bon endroit. Et elle m'a conseillé de la tenir, car si Sulfia bougeait au moment crucial, Klavdia risquait de lui percer l'intestin. Je me suis jetée sur ma fille.

“Mets-lui la main sur la bouche”, a dit Klavdia, et tandis que j'étouffais juste à temps le cri perçant de Sulfia, Klavdia, d'un mouvement sec, a retiré de l'entrejambe de ma fille une aiguille à tricoter pleine de sang.

Finalement, elle n'est peut-être pas femme de ménage, ai-je pensé, impressionnée par la maîtrise dont Klavdia avait fait preuve. Ensuite, j'ai extrait ma main de la mâchoire crispée de Sulfia. Sa tête a basculé sur le côté. La pauvre avait une fois de plus perdu connaissance.

J'ai chargé Sulfia sur mon dos et je l'ai portée jusqu'à notre chambre. J'ai glissé une protection imperméable sous ses fesses blanches, puis je l'ai bordée chaudement.

Elle est revenue à elle. De ses yeux sombres et ronds comme des raisins secs, elle a regardé tout autour d'elle. Elle a laissé échapper un petit gémissement.

Sulfia pâlisait à vue d'œil. Quand Kalganov, mon mari, est rentré de son travail, il a demandé : “Qu'est-ce qui lui arrive, à Sonja ?” Il n'appelait jamais notre fille par son nom tatar. Incapable de se souvenir d'un nom tatar et encore moins de le prononcer, il n'était bon qu'à l'appeler comme les Russes.